

HOMELIE

1 Cor 15, 51-57 ; Ps 33 ; Jn 12, 24-28

La mort de Patrick Fiolo nous rappelle brutalement la fragilité de notre condition d'homme. Devant la mort, nous sommes, pour ainsi dire, tous frères. Elle souligne aussi les limites de notre médecine qui, malgré ses progrès admirables, doit toujours finir par reconnaître sa défaite devant l'inévitable, même à la Salpêtrière où il a été soigné, et où j'aurais pu le croiser puisque j'y ai quitté ma charge d'aumônier il y a seulement 4 ans. Il a pu ensuite bénéficier de soins palliatifs qui lui ont permis d'être présent jusqu'au bout, dans les meilleures conditions, à ses proches, famille et amis. Patrick Fiolo a fait face à la maladie, avec un courage et aussi une résilience qui a impressionné les médecins qui le soignaient, jusqu'au moment où celle-ci lui a fait lâcher prise. Que s'est-il alors passé dans son cœur ? Quelles pensées sont-elles venues l'habiter ? Je ne le sais pas. Vous, peut-être, en savez-vous quelque chose. Mais la dernière étape, celle où nous prenons congé de ce monde, demeurera toujours un mystère.

L'être humain, cet esprit lié à la matière d'un corps, est un être de paradoxe. D'un côté, il est capable de concevoir l'infini, de transcender par la puissance de son esprit les espaces et les temps. Et de l'autre côté, il est à la merci des lois biophysiques qui gouvernent la matière de ce monde. Cette tension, qui se cristallise dans le phénomène de la mort, fait que l'homme se perçoit comme une énigme. Sujet à la mort, il se sent en même temps, en une part de lui-même, fondé à la récuser. Cette tension, qui devient une interrogation, parcourt l'histoire et trouve différentes réponses à travers les religions et les cultures qui les portent. La mort n'est-elle pas en effet l'ennemie par excellence, elle qui tranche les liens d'affection, elle qui instille son poison dans ce monde où se mêlent ombres et lumière dans lequel nous voulons perdurer et qui finit par nous échapper ? N'est-elle pas le grand portail qui ouvre sur l'inconnu, l'événement auquel nous ne pourrions jamais nous habituer parce que nous n'avons à le vivre qu'une seule et unique fois ? Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avouait à sa sœur qu'elle ne savait pas si elle saurait bien mourir. Quel aveu ! Oui, la mort est bien, comme le dit Paul, après le livre de la Sagesse, la

signature en ce monde du mal et de son auteur, le démon, celui dont Jésus nous dit en S. Jean qu'il est « mensonger et homicide dès l'origine ».

Ce saisissement face à la mort, le Christ lui-même l'a éprouvé, pour des raisons encore plus profondes et qui ne tiennent qu'à lui, comme en témoigne l'évangile que vous avez choisi : *Maintenant je suis bouleversé. Que puis-je dire ? Dirai-je : Père, délivre-moi de cette heure ? Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci !* Ces paroles, celles de Gethsémani, nous allons les méditer dans quelques jours avec toute l'Église le Vendredi Saint. Mais en acceptant librement de mourir pour nous, le Christ remporte, paradoxalement, la victoire. En se faisant solidaire de ceux qui gisent aux enfers, solitaires – car la mort, c'est la rupture de tout lien : au *shéol* personne ne peut louer Dieu dit l'Écriture – Jésus rétablit la communion, et donc la vie. Son obéissance au Père, ce lien qui demeure indestructible, est la cause de sa résurrection. Et sa solidarité avec les morts que nous sommes condamnés à devenir est la cause de notre résurrection. C'est au moment où le démon croit l'emporter qu'il est vaincu. Ce que le film de Gibson, soit dit en passant, met parfaitement en lumière dans une scène saisissante. La séquence pascale *Victimae paschali* le chante le jour de Pâques : *La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux. Le Maître de la vie mourut ; vivant, il règne.* C'est de cette bonne nouvelle dont Jean se fait l'écho dans l'Apocalypse : *Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort n'existera plus ; et il n'y aura plus de pleurs, de cris, ni de tristesse, car la première création aura disparu.*

La résurrection du Christ est l'inauguration de cette création nouvelle à laquelle nous participerons comme citoyens de la Jérusalem céleste, dans un rapport de communion avec le Père – *Il demeurera avec eux et ils seront son peuple* –, et dans un rapport sponsal avec le Christ, le Fiancé de cette Cité sainte, *toute prête, comme une fiancée parée pour son Epoux.* La résurrection, ce fait si inouï que les disciples ont eu tant de peine à le reconnaître, tel est le fondement de l'espérance chrétienne. C'est ce qu'explique Paul dans le chapitre 15 de la première lettre aux Corinthiens dont nous avons entendu un extrait tout à l'heure. Affirmation qui peut choquer par sa netteté, par sa prétention même. Elle tranche en effet avec l'incertitude propre aux opinions des hommes, même quand elles sont, fragiles certitudes, véhiculées par des textes mythiques ou religieux. Confronté au

relativisme religieux de son époque, S. Paul ne s'embarrasse pas de précautions. Ce qui fonde l'autorité de l'Apôtre, ce ne sont pas des raisonnements, une spéculation philosophique, mais un fait historique, irréductible. A savoir qu'un homme, supplicié en l'an 30, s'est montré vivant le troisième jour après sa mort à des disciples qui n'en revenaient pas. L'espérance chrétienne est fondée sur un événement proprement inouï : un homme a vaincu la mort, et cet homme est le Fils de Dieu venu dans une chair semblable à la nôtre. Et cette espérance se déploie à travers la promesse que tous sont appelés à reproduire dans leur existence la trajectoire du Christ, à savoir, par grâce, de vaincre eux aussi la mort. La condition ? Etre uni intimement à celui qui nous fraye le chemin à travers l'abîme. C'est la question de la foi.

Patrick Fiore hésitait certainement à ratifier dans toutes ses dimensions cette foi dans laquelle il avait été baptisé et élevé lors de sa jeunesse lyonnaise. Peut-être à cause des ombres qui, en ce monde, voilent la lumière et que le folie des hommes ne cesse d'épaissir. La mort vient ainsi résumer, par son caractère définitif, les multiples morts que nous connaissons dans notre vie. Les limites contre lesquelles nous nous heurtons, les difficultés qui nous habitent, les convulsions de l'histoire qui nous emportent. Que sais-je encore ? Allons-nous dire, comme le Macbeth, que la vie est *une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, n'ayant aucune signification* ? Dieu nous en laisse la liberté et Patrick aurait pu le penser lui qui, en journaliste scrupuleux et passionné, marqué au coin de ses études de philosophie, scrutait les agissements souvent déroutants, voire consternants, de ses contemporains. Mais en même temps, ce même Dieu vient confirmer notre espérance par l'amour dont nous vivons déjà ici-bas. De cet amour, Patrick vivait certainement, à travers le don de lui-même à son travail, à ses lecteurs, à ses collaborateurs, puis à celle qui est devenue son épouse, et à Gabrielle dont le beau poème illustre aujourd'hui l'image de son père. Et c'est pourquoi nous prions aujourd'hui pour lui et nous le confions à ce Dieu qui est venu croiser nos chemins pour nous arracher à *l'ombre de la mort* pour parler cette fois-ci comme S. Luc. La foi et l'espérance n'effacent pas pour autant la peine. C'est la tension que nous avons à vivre, vous surtout, les membres de sa famille et ses amis proches. Telle est la fatalité qui pèse sur l'humanité depuis le mystérieux non de l'homme à Dieu. *Dieu n'a pas créé la mort ; elle est entrée dans le*

monde par la jalousie du démon lit-on dans le livre de la Sagesse. En se coupant de Dieu, l'homme s'est coupé de la source de la vie. Il est devenu passible de la mort éternelle dont la mort corporelle est le signe visible, le *salair*e dira même S. Paul.

Qu'aurait été la vie humaine sans la mort ? Certainement pas une vie indéfinie sur la terre bien que, au fond, nous y aspirions tous un peu. Si l'homme n'avait pas péché, il aurait certainement connu le destin de la Vierge Marie, dans le mystère de l'Assomption. Il serait passé dans la paix de ce monde au royaume de Dieu sans connaître le douloureux hiatus de ce que nous appelons aujourd'hui la mort. Il aurait quitté ce monde en passant d'un bien à un mieux, sans avoir à expérimenter le mal qu'est la rupture. En effet, nous ne pouvons nier que la perspective de la mort nous effraie, et pourtant nous savons que ce n'est que par elle qu'aujourd'hui, en notre nature abîmée, nous pouvons avoir accès au royaume de Dieu et donc au bonheur sans déclin. Car nous sommes en effet, dit l'épître aux Hébreux, *des étrangers et des voyageurs, à la recherche d'une patrie meilleure, celle des cieux*. Notre vie est traversée par un dynamisme, elle est en quête d'un terme qui ne soit pas une fin, mais un éternel commencement. Nous sommes des étrangers et des voyageurs, n'ayant pas ici-bas de demeure permanente. Nous ne sommes pas pour autant des gens perdus, errant sans feu ni lieu ; nous sommes des pèlerins, des pèlerins de l'Absolu. C'est en cet Absolu que nous espérons que vous vous retrouverez celui que vous avez accompagné jusqu'en ce lieu, jusqu'en cette église S. Eugène un frais matin de printemps.